

Le cinquième siècle : la naissance de l'Europe [suite]

Autor(en): **Roux, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **15 (1927)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-817322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG

XV^{me} Année

No 5

Septembre-Octobre 1927



LE CINQUIÈME SIÈCLE LA NAISSANCE DE L'EUROPE

par R. ROUX, secrétaire d'ambassade.

(Suite.)

II

La génération de 425 à 460 eut une infortune singulière : elle manqua l'alliance de Rome avec les Huns, et vit ceux-ci camper au cœur d'un Occident désemparé. Du coup toute l'œuvre de synthèse commencée par l'Empire théodosien se trouva dissociée et démembrée. On avait célébré avec orgueil le symbole de l'union gotho-romaine, manifestée par le mariage de Galla Placidia, la fille du grand Théodose avec Ataulf, roi des Wisigoths ; le symbole de l'union franco-romaine, exaltée par le mariage de l'empereur Arcadius avec Eudoxie, fille d'un comte franc ; le symbole de l'union de l'hellénisme et de la foi romaine, proclamée par le mariage de l'empereur Théodose II avec Athénaïs-Eudoxie, jeune lettrée d'Athènes, fille d'un philosophe néoplatonicien. Le préfet de Rome en personne, fonctionnaire enthousiaste de sa charge, Rutilius Namatianus, avait glorifié en beaux vers le centre même de tant d'unions, Rome « reine du monde, mère des hommes, patrie commune des peuples ¹. » Et vraiment cette Rome d'entre 410

¹ Regina mundi, genitrix hominum, patria diversis gentibus una.

et 425 s'ouvrait à une étrange existence internationale, avec ses deux institutions supérieures à toutes les vies locales et provinciales: le Sénat, qui aurait pu devenir, s'il l'avait voulu, bien autre chose qu'une assemblée décorative, puisqu'il groupait, en principe, toute l'élite de l'Empire, et la Papauté, qui installée au palais de Latran, en plein milieu impérial et sénatorial, se développait dans une atmosphère extraordinairement propre à donner à toute chose la mesure de l'universel.

Les Huns avaient été, eux aussi, conviés à collaborer à ce magnifique travail collectif de synthèse humaine, avec les sénateurs, les papes, les empereurs, leurs préfets et leurs rois fédérés. Leur immense empire, étendu de la Finlande à la Mandchourie, contenait, à côté de peuples très arriérés, des races d'avenir, souches des Magyars, des Bulgares et des Turcs, alors tribu obscure de l'Altaï. Mais Rome s'y prit trop tard avec les Huns comme avec les Germains. De même qu'au I^{er} siècle, après la mort de Drusus et de Germanicus, l'Empire manqua la frontière de l'Elbe, au II^{me} siècle, après la mort de Trajan, il manqua la frontière des Indes. Ce fut une très lourde faute. En renonçant à tenir solidement l'Asie centrale, suivant le modèle d'Alexandre, la politique romaine laissa hors de son contrôle les grands courants religieux qui transformèrent profondément, entre le III^{me} et le V^{me} siècle, le cœur du continent asiatique. L'Empire ne sut rien du bouddhisme qui s'étendait vers 400 du Turkestan à Java, ni du manichéisme, dont les livres de controverse et de prières se retrouvent aujourd'hui de la Caspienne au Thibet, ni du judaïsme oriental qui se développa hors des frontières romaines, à Babylone, avec le Talmud. L'Empire connut encore moins les crises intérieures, qui sont pour une part la conséquence de ces mouvements religieux, et qui bouleversèrent la Chine du V^{me} siècle. Il ignora donc à peu près tout de l'origine de l'expansion des Huns, et cette ignorance fut cause d'une politique hésitante et indécise à leur égard.

L'instinct populaire, souvent clairvoyant, avait senti

que l'Empire Chinois, dans sa masse lointaine, était un contrefort de l'Empire romain. Pendant l'invasion du III^{me} siècle, un mystique chrétien, Commodien, parlait d'un « peuple de Dieu, par-delà les Perses, destiné à sauver le monde et Rome ». C'était le temps où la sage et puissante dynastie des Han envoyait les armées chinoises dans le Turkestan, prenant les Perses à revers et les empêchant, en effet, d'écraser Rome. Mais l'extinction des Han, ces lointains alliés et émules des Antonin et des Marc-Aurèle, ouvrit un de ces interrègnes de dynasties qui sont le fléau chronique de l'Empire chinois. Profitant des querelles des généraux, les *Hioug-nou*, dont le mot *Hunni*, les Huns, est la transcription latine, forcèrent la grande muraille et occupèrent la capitale impériale, alors à Sin-gan, sur le haut Fleuve-Jaune; c'était une luxueuse métropole d'un million d'habitants, une des plus belles villes du monde ancien, qui eut de bonne heure son église chrétienne. Les Huns devinrent du coup une des grandes puissances d'Extrême-Orient.

C'était un peuple composite, un amalgame de hordes où toute l'Asie avait collaboré. Du Nord — Sibérie et Finlande — lui venait le sang finnois, avec des traits mongols, et des rites de sorcellerie qui épouvantèrent l'Europe. Mais du Sud, il avait senti monter l'influence chinoise et l'influence grecque, celle-ci apportée par les villes helléniques du Turkestan, sœurs lointaines d'Alexandrie. On a retrouvé récemment à Ourga la nécropole des rois huns, ancêtres d'Attila: ils dormaient dans un linceul de soie aux broderies mi-grecques, mi-chinoises. Il faut donc se représenter Attila, non pas comme un pur Tartare, ainsi que l'a peint Raphaël, d'après le type d'un Tamerlan, mais bien comme un roi grec de haute Asie, un lointain successeur d'un Mithridate ou d'un Arsacide, dont toute la politique consistait à renverser le sens de l'œuvre d'Alexandre et à jeter l'Asie sur l'Europe.

La prise de Sin-gan par une armée de l'Est détermina les chefs des Huns à se rabattre sur l'Europe, au moment

même où l'empire gothique lançait au-delà de la Volga, face à l'Asie, le premier *Drang nach Osten* de l'histoire germanique, ce *nach Osten* dont le nom des *Ostrogoths* perpétue le souvenir. Ces Ostrogoths étaient la marche de l'Est la plus avancée de l'Europe. Les Huns la prirent à leur service et la retournèrent contre l'Occident. Alors, sur toute la ligne de la Mer Noire à la Baltique, ce fut le refoulement général des Germains devant la haute marée des Finnois et des Huns fraternellement unis. Les Wisigoths, christianisés depuis peu, lisaient la Bible dans leur langue. Pour se consoler de leur défaite, ils appliquèrent à leur ennemi les passages les plus sombres des saints livres : grenouilles d'Égypte, scories d'enfer, fléaux de Dieu. Les Huns entrent ainsi dans l'histoire d'Europe avec un reflet sinistre d'Apocalypse.

La diplomatie romaine, inaccessible à ces terreurs bibliques, se plia aux circonstances et fit bon accueil aux Asiatiques devenus riverains du Danube. Rome ne connaissait pas ces antipathies de races si fortes chez les Germains : bien au contraire, l'empire adopta les modes hunniques, les vêtements de soie, les ornements de fourrure, les bijoux d'art gréco-oriental : toute une évocation des confins de la Chine, transportés à Constantinople et à Milan. De leur côté, les Huns, devenus successeurs des Goths et fédérés d'Empire, s'initiaient aux habitudes romaines. Leurs rois s'installèrent, entre 420 et 430, sur le Theiss, sans doute non loin de Szeged, au milieu de la grande plaine qui servait de confins militaires à la Pannonie impériale et dont le nom actuel de *Hongrie* évoque le peuple asiatique auquel les Huns préparaient les voies. De même que les Hongrois du X^{me} siècle s'adaptèrent très facilement à la vie européenne et chrétienne, les Huns du V^{me} siècle ne demandaient qu'à se mêler à l'existence de l'Empire. En 425, leur souverain régnant se construit un palais aménagé à la romaine, entouré de magnifiques domaines de chasses, et il envoie son jeune neveu, Attila — d'un nom qui évoque l'ancien nom d'Astrakan et de la

Volga — prendre du service dans l'armée romaine. Attila y trouva un officier d'avenir, Aétius, qui se fit de grandes amitiés chez les Huns, et poussa très loin l'alliance romano-hunnique.

Cette alliance s'expliquait par de graves raisons politiques. Ayant renoncé à reprendre l'héritage d'Alexandre et à conquérir la Perse, l'Empire romain était forcé de contenir celle-ci par des empires du Nord plus ou moins instables et aventureux. De la plaine hongroise, la politique romaine pouvait déchaîner sur la Bactriane des avalanches de hordes. En 421, les Huns écrasèrent et tuèrent, aux confins du Turkestan, le roi des rois Bahram V et toute son armée. Ainsi fut sauvé le front de l'Euphrate, avec la Syrie, centre vital de l'Empire.

Malheureusement, par un tragique malentendu, l'Occident ne comprit rien à cette diplomatie raffinée et lointaine. De là un enchaînement lamentable de tourmentes, de crises, de défaillances, dont la brève analyse fait ressortir, mieux que de grandes considérations, la nature exacte de cette déperdition de forces par où la vie impériale s'est retirée de l'Occident.

1. En insérant au cœur de l'Europe, en pleine Pannonie, sur un point stratégique et commercial aussi important que le confluent de la Theiss, du Danube et de la Save, une nation militaire en armes, sortie des révolutions chinoises, l'Empire inquiéta considérablement l'Occident. Assurément, il faisait œuvre utile en cherchant à fixer au sol des hordes malfaisantes surtout par leur mobilité. Ainsi, au XVII^{me} et au XVIII^{me} siècle, l'Empire russe, héritier de Constantinople, stabilisa toute une partie mouvante de l'Europe en rendant sédentaires, à l'ouest de la Caspienne, les hordes des Kalmouks et des Kirghizes. Mais tous les bons effets possibles de cette accession des Huns au monde romain furent compromis par des erreurs politiques assez graves pour provoquer une séparation morale irréparable entre les Occidentaux et l'Empire.

Depuis longtemps, la Gaule, base de l'Occident, avait

désiré avoir son César à elle. Constance, co-empereur d'Occident, avec son beau-frère Honorius, avait respecté cette tradition en s'installant à Arles, dont il rêvait de faire une Constantinople de l'Ouest, ayant le patriarcat et le sénat des Gaules. A la mort de Constance et d'Honorius, en 424, Galla Placidia, veuve de l'un et sœur de l'autre, s'installe à Ravenne comme impératrice régente de son fils, le petit Valentinien III.

Certes, le choix de Ravenne, comme capitale d'Empire a transformé cette cité en une magnifique ville d'art, et c'est bien à juste titre que Galla Placidia y repose encore, sous sa légère chapelle funéraire à l'effigie du Bon Pasteur, où se mêlent si curieusement l'art alexandrin qui s'éteint et l'art byzantin qui s'ébauche. Mais Ravenne, c'était la base navale de la flotte de l'Adriatique, signifiant l'embarquement de la Cour pour l'Orient à la première alerte, par conséquent une marque de défiance grave envers l'Occident. Et les préoccupations liées à un tel emplacement entraînèrent aussitôt des suites lamentables pour l'Occident.

2. La grande jonction impériale entre l'Occident et l'Orient a été jusqu'au V^{me} siècle la route du Danube. La cour de Ravenne montre avec éclat qu'elle n'a plus aucune confiance dans ce lien séculaire des deux Empires: elle préfère concentrer tous ses moyens dans les eaux méditerranéennes, et rappelle les flottes de l'Atlantique et de la Manche.

Cette décision est lourde de conséquences: l'empire des mers de l'ouest était un des éléments essentiels de la paix et de l'unité de l'Occident. Le brusque désarmement des côtes britanniques amena l'évacuation de la Grande-Bretagne. Cet abandon inopiné d'une des provinces les plus anciennes et les plus loyales est un drame particulièrement sombre. La retraite de Rome s'expliquait d'autant moins que les églises britanniques allaient servir de base à une évangélisation et à une romanisation méthodiques de l'Irlande: c'est en 430 que Palladius, puis Patrice, fils d'un décurion de la Clyde, commencent la conversion des Scots.

Tout, dans ce vaste recul du front romain, trahit la fièvre, l'improvisation et le désarroi. Une aigle à demi brûlée, trouvée dans les cendres à Silchester, évoque une destruction hâtive, peut-être volontaire, d'arsenaux et d'emblèmes. La population civile suivit les troupes. On vit dans l'Extrême-Occident de l'Empire un exode lamentable, analogue à celui des Goths qui avait épouvanté l'Orient. Mais cette fois, c'étaient des citoyens romains qui s'en allaient à l'aventure, avec leurs évêques, leurs reliques, leurs évangiles et leurs prières en celtique. Ils refluèrent sur l'Armorique, la partie ouest de la III^{me} Lyonnaise, alors complètement latinisée, et en firent une nouvelle Bretagne, de nom, de langue et de mœurs. Du coup, la presque île armoricaine devint une confédération autonome, dont l'armée eut comme noyau la légion qui a laissé son nom à l'un des pays bretons : Legio, *Léon*.

Ce n'est pas tout. En évacuant la Manche, la marine romaine laissait le champ libre aux marines rivales d'Irlande et de Saxe. Poussés à la mer par les remous de l'invasion des Huns, les Germains de l'estuaire de l'Elbe — Saxons, Angles, Varins — se jettent sur les côtes britanniques sans défense. En même temps, de la mer d'Irlande, les Scots entreprennent l'invasion massive de l'Ouest. Capitulation romaine, péril irlandais, terreur saxonne, telles sont les trois catastrophes subites et simultanées entre lesquelles les Britanno-romains durent sans hésiter prendre parti.

Le parti qu'ils prirent, en 430 et 450, créa le monde anglo-saxon et la nation anglaise, où l'élément saxon entra comme une sorte de médiateur entre l'élément latin et l'élément celtique. Les Britanniques, en place du gouverneur romain dans son palais de Londres, élurent un dictateur, une sorte de César insulaire, Vortigern, qui, allant au plus pressé, enrôla contre les Irlandais, suivant la manière romaine, à titre de Fédérés, les immigrants saxons. Il les cantonna au sud, à l'est et au nord de Londres, dans ces districts « saxons » qui ont gardé leur nom d'Essex et de Sussex, vestiges de ces colonies littorales

saxonnes, *lillora saxonica*, constituées par l'Empire le long de la Manche, dès le IV^{me} siècle. D'abord ces Saxons paraissent avoir été mêlés de Frisons, peuple analogue aux Francs, de race et de nom. Plus tard seulement, l'élément de l'est et du nord l'emporta avec les Angles, restés au-delà de l'Elbe et de l'influence romaine. C'est alors que, se trouvant devant un monde anglo-saxon insensiblement formé grâce à la politique de Vortigern, les romano-britanniques de l'intérieur essayèrent une défense désespérée des coutumes latines, et la confièrent à des césars mystérieux dont la légende du roi Artus évoque la majesté somptueuse — la majesté d'un Théodose idéalisé par des Bretons. Cette épopée d'Artus, synthèse de fastes romains et de fastes celtiques, symbolise de façon singulière l'agonie du latin bloqué en Grande-Bretagne, disparaissant comme langue et survivant comme esprit.

3. Les Gallo-Romains ont subi le même sort que les Britanno-Romains. Eux aussi ont souffert atrocement de la piraterie irlandaise. L'effondrement des digues romaines de l'ouest, les flots complices des pillards, les trahisons déchaînant des cataclysmes, toutes ces visions d'horreur ont inspiré l'histoire de la ville d'Ys. Il y a deux ans, on a retrouvé au fond d'une baie d'Ecosse les dépouilles d'orfèvrerie d'un monastère de Poitiers pillé au V^{me} siècle. On s'explique alors l'appel fait aux Wisigoths par les Gallo-Romains du sud de la Loire, pris, comme les Britanno-Romains d'outre-mer, entre la ruée celtique menaçante et la force romaine défaillante. Les comtes wisigoths et les chefs saxons ont joué la même politique de fédérés d'empire arbitres de la situation.

Seulement, les chefs saxons, fils des îles frisonnes et des côtes danoises, apportaient avec eux le particularisme du *home*, qui en se greffant sur les libertés romaines de la *villa*, devait donner à la Grande-Bretagne un des traits caractéristiques de sa physionomie moderne. Au contraire, les Wisigoths apportaient soigneusement, depuis la mer Noire, à travers bien des détresses, des tradi-

tions d'Etat centralisé, imité du système perse de leurs voisins du Caucase et de l'administration romaine admirée à Constantinople. Dès que la cour impériale s'est installée à Ravenne, tournant le dos aux Gaules, les Wisigoths tournent eux aussi, hardiment, le dos à Ravenne et mettent le palais de leur roi, délégué d'Empire, à Toulouse, face à l'ouest. Toulouse est transfigurée par la dorure romano-gothique, d'où l'une de ses églises tient encore son nom de « Deaurata », la « Daurade ». Elle devient la vraie capitale des Gaules, et les derniers préfets du prétoire des Gaules, placés entre l'empereur qui réside à Ravenne et son haut commissaire wisigoth qui réside à Toulouse, ont besoin d'une souplesse politique singulièrement affinée.

De 418 à 451, dans cette période critique de l'histoire des Gaules où ni les Francs, ni les Burgondes ne comptaient encore comme puissances politiques, le règne de Théodoric I^{er}, roi des Wisigoths de Toulouse, a sauvé la Gaule d'une terrible invasion celtique, qui aurait été un brusque retour à cinq siècles en arrière : les rois d'Irlande Niall et Conall rêvaient un vaste empire gaélique étendu de l'Ecosse aux Cévennes. Années tragiques que celles où cet Occident gaulois, imprégné de l'orthodoxie catholique d'un Hilaire de Poitiers et d'un Martin de Tours, se trouvait brusquement entre deux périls inouïs : l'arianisme des Wisigoths, un arianisme déjà archaïque et désuet, qui sentait la théologie rudimentaire des hordes de la mer Noire au IV^{me} siècle, — et le paganisme des Irlandais, un paganisme militant et insinuant, ramenant les druides, les bardes, les fées et les dieux des clans.

La Gaule préféra les Wisigoths — provisoirement, bien qu'hérétiques. La Loire devint le grand rempart de la latinité — langue, mœurs, idéal — aussi bien contre l'infiltration du Celte voisin que contre les menaces du Hun lointain. Et, de fait, c'est contre les lignes de la Loire, tenues par le roi Théodoric I^{er} en personne, que viendra s'écraser Attila.

Mais le repli de l'Empire loin de l'Occident, l'installa-

tion à Ravenne, l'abandon de la ligne Londres-Toulouse n'étaient pas suffisants, à eux seuls, pour déterminer la ruée des Huns vers l'Ouest. Il fallut encore, de 425 à 450, deux autres abandons incompréhensibles, celui de l'Afrique et celui du Rhin.

4. La révolution sociale du IV^{me} siècle, qui avait fait succéder l'empire des paysans à l'empire des cités, s'était fait sentir en Afrique romaine peut-être encore plus fortement qu'ailleurs. Elle y ranimait le goût des Berbères pour les manifestations démocratiques, les assemblées (djemmas) et les partis (cofs). Une grande vague de nationalisme africain courut du Maroc à l'Égypte, prenant la forme de protestation religieuse contre les décisions de théologiens d'Europe, ceux de Rome, de Ravenne ou de Constantinople. De l'Atlas déferla le Donatisme, anti-impérial et anti-papal, renforcé par une dangereuse poussée des peuples du Sud, Maurétaniens et Sahariens. D'Hippône — la Bone moderne —, lointaine vigie de Rome, le vieux saint Augustin était épouvanté des mondes imprévus que dévoilait l'Afrique : « Nous apprenons ici continuellement, écrivait-il, en 427, l'existence d'une multitude de peuples que l'Évangile n'a même pas effleurés ¹. » En Égypte, une effervescence mystique du même ordre, le mouvement eutychéen, s'élevait contre le « matérialisme » des évêques d'Europe, qui admettaient dans le Christ, à côté de la nature divine, une nature humaine. C'est toute une Afrique nouvelle qui se levait, inquiète, violente, prête à déchaîner Carthage contre Rome.

La flotte de l'Atlantique, rappelée dans la Méditerranée, après avoir laissé perdre la Grande-Bretagne et la moitié de la Gaule, ne put même pas sauver l'Afrique. Concentrée à Carthagène, elle fut réquisitionnée par le roi des Vandales d'Espagne, Genséric, fédéré d'Empire. Les Wisigoths, surchargés de missions en Gaule, n'avaient plus le temps de surveiller l'Espagne. Les Vandales passèrent au Maroc,

¹ Aug. Ep. 199.

et commencèrent leur marche conquérante sur Carthage : marche triomphale , acclamée par les masses donatistes et berbères qui aimaient leur arianisme dur, intransigeant, puritain. Une âpre police des mœurs, des arts et de la foi pourchassa partout la « luxure » et la « débauche » romaines. Ce fut la fin de cette grande douceur de vivre qui était le partage de l'Afrique impériale. Les Vandales ne détruisirent guère de monuments, mais ils détruisirent six siècles de traditions communes entre l'Europe et l'Afrique : désormais, jusqu'à nos jours, repliée sur elle-même, l'Afrique allait singulièrement faire défaut à cette grande harmonie méditerranéenne nécessaire à l'unité et à la santé de l'Europe.

Un moment, toute cette Europe, anxieuse, eut les yeux fixés sur saint Augustin, âme de la défense d'Hippône : âme immense, passionnée d'unité, qui voyait avec une indicible tristesse l'unité impériale, image brisée de la Cité de Dieu, se démembler dans la mêlée des hérésies. Mais saint Augustin s'éteignit, le 5 septembre 430, face à l'ennemi ; l'arianisme s'éleva à la dignité d'église d'Etat de la nouvelle Afrique. La lecture de la Bible arienne donnait aux Vandales, nation en marche, le désir d'être un autre peuple de Dieu, entrant dans une autre terre promise pour la purifier des impies. Le 19 octobre 439, terminant victorieusement cet extraordinaire exode, entouré de ses dignitaires dont les arrière grands-pères avaient chassé l'auroch dans les forêts de l'Oder, Genséric, roi des Vandales, entra à Carthage, et s'installait dans le palais des proconsuls.

5. En même temps d'autres déplacements de peuples, non moins aventureux, disloquaient étrangement la défense impériale du Rhin.

De 400 à 425 les premiers ministres de l'Empire, Stilickon et Constance, avaient eu à cœur de reconstituer le *limes* rhénan, c'est-à-dire cette vaste zone de protection de l'Occident où les Francs, les Burgondes et les Alamans, chacun à leur secteur, tenaient les débouchés des routes d'invasion. En 421, la cour de Ravenne confia les affaires

d'Occident à Flavius Aétius, rapidement promu comte, commandant d'armée (*magister militae*) et patrice, titre équivalent à une sorte de pairie d'Empire. C'était l'ami d'Attila, et il usa de toute sa diplomatie pour le fixer en Pannonie. Il fut sans doute rassuré par l'attitude d'Attila qui, de 430 à 440, laissa le Danube tranquille et s'enfonça dans des expéditions mystérieuses vers la Vistule, le Niémen et la Russie du nord, alors finnoise. Cette chevauchée des Huns réveilla et arma des peuples qui vivaient encore à l'état demi-lacustre des lacs Mazures aux marais de Pinsk, et qui sont les ancêtres des Slaves. En même temps les alliés des Huns, le long des étapes asiatiques — Volgares ou Bulgares de la Volga, Turcilinges du Turkestan — assuraient la liaison avec les mercenaires mongols et chinois.

Peut-être Aétius crut-il à la formation d'un Empire du Nord qui, allié des deux empires romains d'Orient et d'Occident, arrêterait le malaise de l'Europe et l'agitation des esprits. Il jugea dès lors possible le désarmement du Rhin. Une partie des troupes fut envoyée en Italie, une autre sur la Loire, sur le nouveau front créé par l'invasion irlandaise. Pour faire face au même danger, les Francs, jusqu'alors tournés vers l'Est, le long du Rhin, eurent leur orientation en direction de l'Ouest, vers les lignes des fleuves aux estuaires menacés, Canche, Authie, Somme. Ce bouleversement du statut des Francs ne se fit pas sans heurt et sans discussion entre Aétius et Clodion le Chevelu.

Même transfert et bien plus vaste, signifié aux Burgondes, à la suite d'une obscure querelle de chefs rhénans dont les *Nibelungen* sont l'écho. Aétius retira du fleuve les Burgondes décimés, et les installa de la Savoie au pays de Vaud pour couvrir les cols d'accès vers l'Italie, du Grand-St-Bernard au Petit-St-Bernard. Autrement dit les Burgondes passaient de la défense générale de l'Occident à la défense spéciale de l'Italie (440). Bien latinisés ¹,

¹ « Cousins du peuple romain » disaient-ils dès le IV^{me} siècle. (Ammieu, XXVIII, 5.)

les Burgondes constituaient une excellente marche militaire pour la protection transalpine de Ravenne. Le Léman devint le centre d'une vie burgonde, qui s'étendit au nord le long de la route Vevey-Avenches, et sur la ligne des postes romains de la défense de l'Aar, dont Olten, au V^{me} siècle, est un des centres principaux. Ainsi, des trois routes fluviales, menant du même point du Rhin vers les cols des Alpes, — l'Aar et la Sarine, la Reuss, la Limmat — les Burgondes tenaient la première comme les Rhètes (Romanches) occupaient la troisième, fermant le haut-Rhin, le Brenner et le Splügen. C'est dans ces conditions qu'apparaissent, au milieu du V^{me} siècle, les physionomies en formation de la Suisse romande et de la Suisse romanche.

Dans cette défense de l'Italie, bien des points importants des deux rives du Rhin, de Mayence à Constance, restaient inutilisés. La Reuss, notamment, ne conduisait à rien, le Gothard n'étant devenu praticable qu'au moyen âge. Brusquement les plus vastes horizons s'ouvraient devant les Alamans. Le regroupement des forces d'Occident ne les affectait nulle part. Ils étaient beaucoup moins unifiés que les Francs et les Burgondes. Ils choisirent donc à leur guise leur place et leur rôle dans la nouvelle Europe. Les uns reprirent la vie nomade; beaucoup allèrent servir chez les Huns. Les autres optèrent définitivement pour la vie sédentaire que Rome leur avait fait goûter. Ils s'insérèrent entre les Burgondes et les Rhètes, partageant tout le pays, plateaux, vallées, forêts, alpages, en communautés paysannes autonomes, encadrées des deux villes impériales de Bâle et de Constance, les dernières fondations des empereurs du IV^{me} siècle sur le Rhin. Ainsi naquit, à côté de l'Helvétie Burgonde et en rapports constants avec elle, une Helvétie alémane, intermédiaire entre la Souabe (restée) forestière et la Burgondie agricole, germanique de langue, mais animée d'une idée très haute de l'Empire — idée qui a dominé la politique des cantons forestiers suisses au moyen âge.

Les années 430-450 voyaient donc apparaître les

grandes parties de l'Occident avec des qualificatifs inattendus : une Grande-Bretagne saxonne, une Gaule compliquée d'une Bretagne, une Helvétie mi-burgonde, mi-alémane, une Afrique vandale, l'Artois sous le contrôle des Francs et le Poitou sous le régime des Wisigoths. Par-dessus tout cela, un préfet du prétoire des Gaules à Arles, avec des bureaux fonctionnant toujours. Un tel état de choses était incohérent et ne relevait d'aucune idée directrice : quelques mauvaises inspirations du conseil de régence de Ravenne avaient suffi pour briser la confiance plus nécessaire que la force au maintien d'un Empire mixte de citoyens et de confédérés. C'en était fait du programme de la génération précédente, prévoyant la cohésion de toutes les intelligences et de toutes les volontés dans un ensemble largement romain d'unités régionales et de mandats territoriaux confiés à des rois alliés.

Au contraire, l'idée romaine se rétrécissait. Un parti puissant à Ravenne ramenait l'idéal d'Empire à la conception étroitement limitée d'un empire italien, comprenant la péninsule avec la maîtrise de l'Adriatique par la Dalmatie et la surveillance des Alpes par la Carniole, la Rhétie, le Valais et la Savoie. Le temps venait où non seulement les nationalités se partageraient l'Empire, mais où les nationalismes se disputeraient l'idée même d'Empire.

Au reste, les têtes les plus solides vacillaient. Des évêques eux-mêmes croyaient à l'approche de la fin du monde et développaient leurs raisons dans de longues thèses que saint Augustin se donnait beaucoup de mal pour réfuter¹. Catholiques, ariens, donatistes, eutychéens méditaient à l'envie l'Apocalypse et la prophétie des dix rois en marche qui, fédérés avec la Bête — supposée l'Empire, finissaient par la tuer. *(A suivre.)*

¹ Ep. 199.